

Paul Turlais

Qu'est-ce qu'un enfant doit savoir * ?

Si les apprentissages peuvent se saisir en termes de méthode, ils peuvent l'être aussi en termes de relation. Cela implique l'existence de l'Autre. C'est cet aspect, celui de l'effet, voire de la marque de l'Autre sur les apprentissages que j'ai choisi d'aborder. Je le ferai d'abord à partir du cas d'un garçon d'une dizaine d'années, puis par des considérations plus générales concernant certains étudiants du Bureau d'aide psychologique universitaire (BAPU).

Dans ce travail, il sera question d'énurésie et du grand Autre. Je vais donc faire un court préambule concernant ces deux points. L'énurésie d'abord. Elle peut être considérée comme l'échec d'un processus, qui chez les mammifères dans leur ensemble se déroule au début du développement de l'individu et intéresse le système neuro-moteur. Si, une fois l'étiologie organique écartée, un humain est capable, tout mammifère qu'il est, d'être énurétique, c'est donc qu'il peut être concerné, y compris dans son corps, par autre chose que les lois de la physiologie.

Ce par quoi il est concerné est bien évidemment la parole, parole qui lui préexiste toujours. Et j'en arrive au deuxième point de ce préambule – il s'agit de la parole en ce qu'elle excède la communication puisque émanant de l'Autre. Autre dans le jeu duquel le sujet entre, par exemple, en y prenant la parole et en le constituant aussi comme lieu d'une demande, à laquelle il se voue plus ou moins sans le savoir. Et bien sûr, s'il y a un moment du développement du sujet où la dimension de la demande s'inscrit, c'est ce moment

* Ce texte a été initialement préparé à l'occasion d'une journée de travail organisée par l'association qui gère le CMPP et le Bureau d'aide universitaire où je travaille. Le thème était « Valeur symptomatique des difficultés des apprentissages chez l'enfant ». C'est à partir de ma pratique de psychologue dans ces institutions que je l'ai rédigé.

appelé apprentissage de la propreté, c'est du moins ce qui s'en dit ordinairement.

Un jeune garçon d'une dizaine d'années vient consulter au CMPP depuis un peu plus d'un an, en raison d'une énurésie nocturne persistante. Mis à part ce symptôme, somme toute banal, ce garçon va plutôt bien. Il n'a ni problème relationnel (copains, club de sport, etc.), ni difficultés scolaires. En revanche, son énurésie le préoccupe, voire l'occupe beaucoup. Au fil de quelques rencontres auxquelles sa mère a participé, j'ai pu un peu éclairer ma lanterne quant à ce qui arrivait à ce garçon. Mon jeune patient, second enfant de la famille, a été très touché par la séparation de ses parents alors qu'il avait un peu plus de deux ans. Mais sa maman m'explique que non seulement elle-même a été quasiment anéantie par cette séparation, mais qu'en plus elle ne s'en est toujours pas complètement remise. Pour autant, cette femme n'est pas dans la plainte.

Par ailleurs, ce garçon est parfois mais intensément angoissé par l'absence imprévue de sa mère, même si elle est brève. En pareil cas, il se demande ce qu'elle est devenue et s'inquiète pour elle, m'explique-t-il. D'un autre côté, j'apprends par celle-ci que, dans un souci de bien faire, elle le conseille quant à ce dont il devrait s'entretenir avec moi. Cela confirme l'intuition que j'avais eue lors de certaines de nos séances. En tout cas, nous sommes en présence de ce qu'il est convenu d'appeler des difficultés de séparation, et, si j'ose dire, dans les deux sens.

Mais revenons à l'énurésie. Elle le préoccupe beaucoup, comme je l'ai déjà indiqué. Spontanément et bien évidemment je ne surenchéris pas : il me dit, selon les semaines, qu'il a fait un peu, beaucoup ou pas du tout pipi. Il mesure cela au degré d'humidité de sa couche au matin, et il en est touché par sa volonté d'essayer de saisir malgré tout quelque chose de ce symptôme qui lui échappe. Heureusement, son énurésie n'envahit pas les séances et d'autres thèmes peuvent se développer. C'est un petit garçon curieux et plutôt futé, il a de nombreuses questions. Lors d'une séance, et c'est là que je voulais en venir, il me fait part d'une interrogation très particulière. Alors qu'il me raconte ce qui va suivre, son embarras et sa perplexité sont manifestes. Comme si de me raconter la scène la lui faisait revivre. Voici les grandes lignes de son récit : « L'autre soir j'ai

oublié de mettre ma couche et au matin je n'arrivais pas à savoir si j'avais fait pipi ou pas. » Il continue : « J'ai demandé à maman de venir voir, pour qu'elle me dise. » Ce « je n'arrivais pas à savoir » quant à son pipi le laisse face à une énigme dont visiblement il mesure la portée, comme si de m'en parler lui faisait découvrir des enjeux qu'il avait ignorés jusque-là, entre autres quant à cette mère qui est là penchée sur son lit.

On peut s'interroger sur la fonction de la couche, sur sa fonction économique. En effet, elle lui permet de savoir s'il a fait pipi ou pas. Mais ce savoir est du côté de la maîtrise, maîtrise qui apparaît comme un recours face à ce qui, de toute façon, lui échappe dans son sommeil. Et, en l'absence de la couche, il indique très clairement que ce qui fait référence pour lui en matière de savoir, c'est sa mère. En d'autres termes et dans ce champ circonscrit de l'énurésie nocturne, le fonctionnement de son corps non seulement lui échappe, mais est dédié au savoir de l'Autre maternel. C'est-à-dire que son urine ne lui échappe pas n'importe comment. Ce non-savoir, ou savoir insu, qui lui permet quand même de contrecarrer les lois de la physiologie, il le loge, ou du moins l'oriente en fonction de sa mère. C'est sans doute, du moins j'ose l'espérer, ce qu'il a plus ou moins confusément réalisé lors de cette séance particulière. En tout cas, cela m'a permis de mesurer à quel point, au travers entre autres de ce symptôme, ce fils soutient sa mère. Qu'est-ce à dire sinon que, ce faisant, il répond à une demande de cet Autre maternel ? À tel point qu'il lui est nécessaire et même indispensable que cet Autre vérifie ses draps.

Dans mon introduction, je parlais de l'effet de l'Autre sur les apprentissages. Certes, l'apprentissage de la propreté est particulier puisqu'il n'intéresse pas les processus intellectuels, pourtant, même à ce niveau-là, celui du corps, l'Autre peut se constituer pour le sujet de telle sorte qu'il inhibe cet apprentissage. On a là une belle illustration de la demande maternelle sur l'enfant. Non pas tant que la maman demanderait l'urine ou les excréments de son enfant, mais bien plutôt que l'enfant, pris dans le discours de l'Autre, la constitue comme une instance lui demandant quelque chose. On peut peut-être dire que, ce faisant, l'enfant humanise ses productions corporelles et les fait entrer dans un autre champ que celui de la simple excrétion physiologique. De ce moment, il restera peu ou prou des traces. Pour ce garçon, ce qui reste de la constitution de cette

demande est pour le moment cette énurésie. Pour les raisons que j'ai évoquées, il ne parvient pas à y échapper sous peine de trahir non pas sa mère en tant que telle, mais l'Autre maternel qui s'y loge. Dès lors, la question est non plus celle du pipi, mais bien celle de cette position où le sujet répond sans le savoir à une demande qu'il suppose de l'Autre.

C'est ce point que je vais essayer de développer en vous parlant maintenant de ce qui arrive à certains étudiants qui viennent consulter dans le cadre du BAPU. En effet, certains de ceux-là souffrent, pour ainsi dire, de leurs études. C'est-à-dire que, au-delà de ce moment particulier de la vie qu'un sujet ni adolescent ni adulte doit traverser, quelque chose se noue spécifiquement autour de leurs études. Ainsi, l'un d'entre eux se dit empêtré. Je trouve cette expression adaptée à la situation dans laquelle ils se trouvent. Pour ma part, dans « empêtré » et au-delà de la définition du dictionnaire, j'entends à la fois être empêché et être dans le pétrin. Bien sûr cet empêtrément ne va pas sans manifestations de souffrance. Ces étudiants se sentent selon les cas, et ce n'est pas exclusif, déprimés, agressifs, angoissés ou encore inhibés socialement. Mais ce que je voudrais mettre en avant, puisqu'il est question d'apprentissage, concerne cette dimension de souffrance au sein même des études, étant entendu que ce qui les met à mal n'est pas de l'ordre d'un échec dans leurs cursus.

Pour illustrer ce malaise dans les études, je vous propose trois petites vignettes. Je tâcherai ensuite d'en dégager les constantes.

D'abord cet étudiant auquel je dois l'expression d'être empêtré. Il est particulièrement piégé par sa capacité à pouvoir faire aussi bien, et ce à titre indicatif, des sciences que de la philosophie. Il se reconnaît comme très doué, on le lui a d'ailleurs abondamment dit. Tellement doué qu'il a le sentiment très envahissant de n'être jamais à la hauteur de ses capacités, ou bien de pouvoir mieux réussir autre chose que ce qu'il est en train de faire. Ainsi, étudiant la philo, il s'adonne à la composition musicale, et pour finir n'est satisfait de lui, ni dans un cas ni dans l'autre. En d'autres termes, au travers de ses études et malgré leur réussite formelle, il ne loupe pas une occasion de se faire des reproches et de se confirmer qu'il n'est pas à la hauteur du don que les fées ont déposé dans son berceau.

Une étudiante, quant à elle, se reproche de ne faire que ça, c'est-à-dire de ne savoir que travailler et étudier. Elle ajoute que c'est la raison pour laquelle elle a tant de mal à se faire des amis à la fac, et elle en souffre. Il faut dire qu'elle essaye d'entrer en contact avec les autres de la même manière qu'elle apprend ses cours, c'est-à-dire en ne laissant rien échapper. Cette planification quasi soviétique des rencontres échoue systématiquement. Par ailleurs, malgré son cursus qui se déroule non seulement sans accroc mais plutôt très bien, elle doute d'avoir un jour les capacités d'exercer la profession vers laquelle elle se dirige, avec beaucoup d'efficacité pourtant.

La troisième vignette maintenant. Il s'agit d'une étudiante pour qui la dimension de la rivalité est prévalente. Elle est affolée d'apprendre que durant le second trimestre de l'année elle devra réaliser un travail et un exposé en amphi, le tout en binôme. Sous le coup de cette annonce, elle passe son week-end à travailler, mais, comme elle le dit, sans grands résultats, au vu du temps qu'elle y a passé. Elle n'arrive pas à se concentrer tant elle est préoccupée par cette idée du binôme. En effet, elle a du mal à envisager un travail qu'elle ne maîtriserait pas totalement. Alors elle se jette dans le travail, n'importe lequel, constate qu'elle est peu productive, mais ne peut faire autre chose. Elle aura, comme d'habitude, de bons résultats à ces examens.

Ces étudiants ont en commun d'avoir été de bons élèves, voire brillants, et de bien réussir leurs études. Pour ce qui est d'avoir appris, ils ont appris. Et pourtant quelque chose cloche. Comme ils le disent d'une manière ou d'une autre, jusque-là tout allait bien. On pourrait penser que ce qui allait bien étaient la scolarité et les études. Or ces fameuses études continuent à bien se dérouler, ce n'est donc pas à ce niveau-là que ça allait bien. Je pense que ce qui allait bien jusque-là était non pas tant la réussite scolaire que la place qu'elle permettait au sujet d'occuper. Place où, à en croire la tonalité nostalgique qui transparaît dans les propos de ces étudiants, le sujet se sentait bien.

Alors, qu'en est-il de cet empêchement ? Je pense qu'il traduit la difficulté de ces étudiants à reprendre à leur compte quelque chose qui ne l'était pas tant que ça, à savoir leurs études. On pourrait parler là d'une appropriation par le sujet qui serait défailante, et ce malgré ce que peuvent faire penser les bons résultats et la réussite

universitaire. En d'autres termes, la place jusque-là occupée par ces sujets, si elle leur était confortable et satisfaisante, ne leur a pas permis cette appropriation. C'est ce qui apparaît dans cet empêchement. Il recouvre un double mouvement : d'une part, la place jusqu'ici occupée se révèle, se dévoile, et nous devons la préciser ; d'autre part, elle s'avère comme n'étant plus tenable.

Je vais d'ailleurs commencer par reprendre ce dernier point. Ces jeunes adultes sont bien logiquement sensibles aux signes que leur adresse leur avenir, que ce soit sur le plan d'une profession qui se profile ou sur celui, pour reprendre le terme de Freud, du choix d'objet. Cette question est toujours présente, sous la forme, par exemple, du trop, du pas assez ou de l'absence de rencontres amoureuses, sans parler des déceptions. Cette question est là, et d'ailleurs elle y est pour un moment. Elle est éminemment intime, singulière et pour tout dire subjective, elle sollicite le sujet à un autre niveau que celui des apprentissages. Non que ces étudiants soient des sortes de robots tout juste capables d'apprendre encore et encore, mais plutôt qu'autour de ce mouvement du choix d'objet se met en lumière, directement ou indirectement, la fragilité de leur position.

Cette position se caractérise, et c'est mon hypothèse, par le fait qu'à travers leurs études et leurs réussites, ces sujets ont d'abord répondu à une demande. Peut-être en est-il toujours plus ou moins ainsi ; il n'empêche qu'ici cette position me semble particulièrement puissante et persistante, à la mesure d'ailleurs de l'empêchement dans lequel ils se trouvent pris maintenant. Pour donner une image de ce que peut être cette demande, on peut songer, par exemple, au poids que peut avoir pour un enfant le fait d'être dit intelligent. Cela peut constituer une exigence et un impératif, quand bien même cela lui ferait aussi plaisir. Cette demande n'a d'ailleurs même pas besoin d'être formulée en tant que telle, et pourtant elle se constitue en demande de l'Autre. C'est le cas des étudiants que j'ai évoqués.

Cette demande de l'Autre peut se décliner du côté de la dette, de celui des conséquences de l'héritage familial, ou encore du simple fait pour le sujet d'avoir des capacités. Ces éléments, (de ce que j'ai pu en saisir), sont souvent mêlés et il en existe certainement des plus subtils. Mais, de répondre à cette demande de l'Autre, y compris en n'en sachant rien, permet au sujet d'occuper une place où aimant l'Autre il en est aimé.

L'empêchement dont font part ces étudiants est le signe, finalement salutaire, de l'épuisement de cette position. Il y est question, si ce n'est de quitter le registre de la demande, du moins de s'y soustraire plus ou moins. En même temps, et cela signifie la même chose, il s'agit pour le sujet de renoncer à une certaine satisfaction infantile, celle imaginaire que procurait l'Autre.

Au travers de l'énurésie de ce jeune garçon, comme à partir de ces étudiants souffrant dans et de leurs études, j'ai essayé de montrer l'importance de l'Autre dans les apprentissages, quel que soit l'âge du sujet. J'ai choisi des situations très différentes dans leurs formes, dans un cas il s'agit du corps, dans l'autre de l'intellect. Je vous propose maintenant une lecture, pour ainsi dire au premier degré, de ce qui arrive à ces personnes. Du garçon dont on saurait l'énurésie on dira qu'il y a un souci, que quelque chose ne va pas ; de ces étudiants qui réussissent leurs études on dira qu'ils ont bien de la chance. Ce que j'ai tenté d'articuler contredit partiellement cela et m'amène à un certain aspect du symptôme, à savoir sa relativité. Par où définir un symptôme ? Du côté des normes, des références par âge, ou encore par des statistiques concernant les comportements, ou bien alors par le biais de la position que le sujet occupe par rapport à l'Autre ? Si l'on retient cette dernière acception, alors le symptôme est à lire comme une réponse insue du sujet à la demande de l'Autre, ce qui donc impose de prendre en compte la singularité dudit sujet.

Pour conclure, je reprendrai le titre que j'ai donné à ce travail : « Qu'est-ce qu'un enfant doit savoir ? » et ai fini par trouver une réponse. Elle ne concerne pas que les enfants, elle est partielle et surtout je ne sais pas si elle peut s'apprendre, peut-être peut-elle néanmoins se transmettre. En tout cas la voici : *savoir ne pas trop répondre à la demande de l'Autre.*